



Marineland

Peintre des zones portuaires et des chantiers navals, YVAN SALOMONE expose ses aquarelles d'un monde lessivé.

Est-ce parce qu'il a renoncé à les encadrer et les mettre sous verre ? Est-ce parce qu'au lieu de les accrocher bord à bord, comme il le fait souvent, il les a ici légèrement écartées et isolées les unes des autres ? Reste que les aquarelles d'Yvan Salomone sont ici comme à nu, épinglées à même le mur, et ainsi exposées elles n'ont jamais paru aussi intenses ni aussi évidentes. Intense paradoxe en effet que ces paysages industriels, ces vues de zones portuaires traduites par le moyen désuet et suranné de l'aquarelle. Et l'emploi de ces couleurs vives (le vert d'une cuve, la "granderouge" d'un container) pour dire un monde en demi-teinte et son économie décroissante.

Et pourtant ces peintures à l'eau collent parfaitement au sujet, à ce monde délavé, défraîchi, lessivé. Accrochées en ligne sur tout le mur de la galerie Xippas, les "marines contemporaines" de Salomone forment un long panorama, un double travelling latéral sur une zone industrielle et portuaire désolée, vide de tout habitant, en proie à une désaffection chronique. C'est un paysage homogène qui se déroule ici, une bande continue entre terre et mer, quand bien même l'artiste effectue ses repérages photographiques dans les ports de Saint-Malo, Rotterdam, Shanghai ou ailleurs.

Tout aussi bien, on pourrait être au Havre, à Gênes, Toulon, Saint-Petersbourg ou Seattle, c'est dire si ces peintures à l'eau ont la qualité d'images génériques – et par association d'idées me revient à l'esprit la lecture de *Sui-*

Errant dans ces ports désolés, l'œil traverse des souvenirs visuels.

cide d'Edouard Levé, autre adepte des images génériques, et dont le dernier roman est à lire comme un texte ambient où suicide et paysage constituent un même état d'âme dépressif : *"Peu d'indices permettaient de dire où les vues avaient été prises. Les paysages montraient des lieux anonymes, des zones industrielles ou commerciales dans des banlieues de villes modernes, souvent à la limite entre les territoires urbains et ruraux. On ne voyait aucun personnage... Tu ne parvenais pas à désirer ces non-lieux que l'on te donnait à voir... La vie semblait s'en être échappée. Qui pouvait vouloir vivre dans ces lieux ingrats, immenses et désertés ?"*

Et c'est d'ailleurs un "journal", autre titre d'Edouard Levé, intime mais distancié, que ce mur d'aquarelles réalisées à raison d'une par semaine depuis maintenant plus de vingt ans, dont les séchages peuvent former à la surface du papier de grosses gouttes d'écume – comme une "rivière de larmes", commente l'artiste qui donne parfois un sous-titre poétique et psychologisant à ces réalités sociales : "douxvirages", "jourde-pluie", "enfermement", "melankholie".

Errant dans ces ports désolés, l'œil traverse encore des souvenirs visuels : on pense aux photographies de sites industriels des Becher, on songe à la poétique des ruines chère à Diderot, et Yvan Salomone apparaît alors comme un Hubert Robert des chantiers navals. On songe encore à l'artiste américain Robert Smithson, avec la sensation de longer non plus un chantier naval à l'arrêt, mais un cimetière de land art, avec ses "ruines à l'envers", ses hangars et ses containers comme autant de "monuments involontaires".

Jean-Max Colard

Yvan Salomone Jusqu'au 26 juillet à la galerie Xippas
108, rue Vieille-du-Temple, Paris III^e, tél. 01 40 27 05 55
WWW.XIPPAS.COM